

Quand la culture du taro devient saisonnière : Migrations contemporaines de populations côtières vers l'intérieur de l'île de Santo (Elia et Wusi, côte ouest de Santo, Vanuatu)

Fabienne Tzerikiantz*

L'archipel du Vanuatu comprend 83 îles, dont 70 sont peuplées, et s'étire sur environ 900 km du nord au sud¹. Santo, qui s'étend sur 3900 km², est la plus vaste île montagneuse du nord de l'archipel, avec comme point culminant le Mont Tabwemasana (1879 mètres, situé au centre-ouest de l'île). Elle a été découverte en 1606 par Pedro Fernandez de Quiros, portugais au service de l'Espagne, mais ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle que les premiers santaliens, recruteurs de main d'œuvre et missionnaires sont arrivés sur cette île (Bonnemaison, 1996 : 23-39) ; certains montagnards sont alors descendus vers les côtes afin d'y commercer avec les collecteurs de bois de santal, d'y être près des églises ou pour y commencer une production du coprah².

Originaires des forêts et montagnes de l'intérieur, les habitants d'Elia et Wusi, se sont installés depuis une cinquantaine d'années sur la côte ouest de l'île (carte). Ce sont de nombreux mouvements qui, de longue date, ont constitué la population culturellement composite de ces villages. Aujourd'hui, certains membres des groupes formant ces communautés sédentarisées semblent sur le point, à leur tour, d'entrer dans de nouvelles dynamiques migratoires, les conduisant cette fois-ci du littoral vers l'intérieur de l'île.

À Wusi (photo 1), dont la vague de peuplement la plus récente remonte aux années 50, les espaces cultivables sont de plus en plus réduits, en particulier pour la production des taros et des ignames. Les terres disponibles pour les cultures vivrières sont de surcroît en concurrence avec

* CREDO (Maison Asie Pacifique), Université de Provence, Campus Saint-Charles, 3 place Victor Hugo, 13003 Marseille, France

¹ On estime la superficie totale des terres émergées de l'archipel du Vanuatu à 12 000 km².

² Voir notamment : Speiser, 1923 ; Harrisson, 1937 ; Guiart, 1958 ; Miller, 1985/1990.

Carte 1 : Ile de Santo, nord de l'archipel du Vanuatu : lieux de peuplement et voies de communication. Localisation de la zone d'étude.

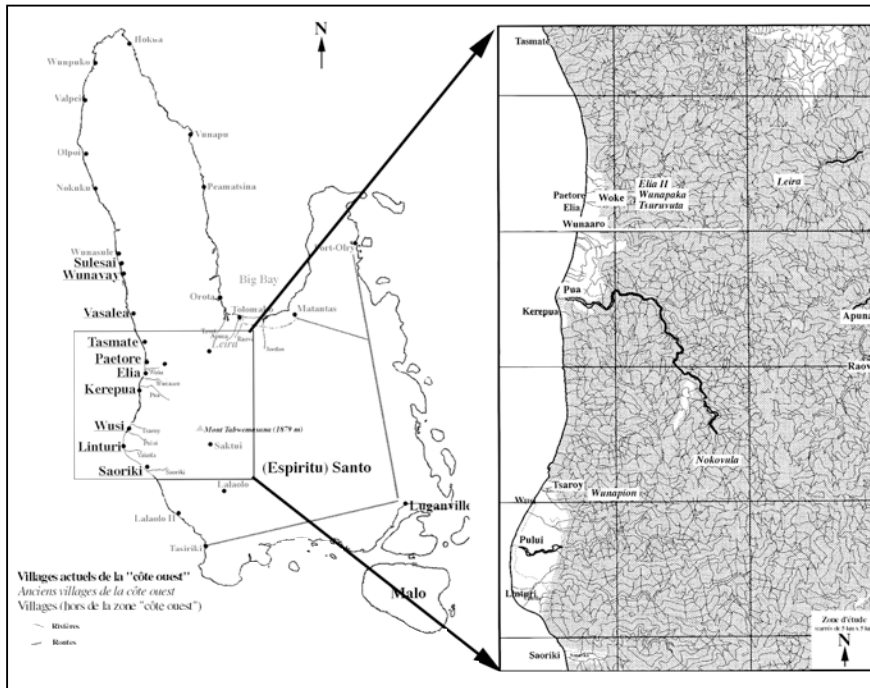


Photo 1 : Le village de Wusi, côte ouest de Santo



celles réservées aux cultures de rente (principalement des plantations de cocotiers et quelques rares plantations de cacaoyers), dont les villageois tirent l'essentiel de leurs maigres revenus. Avec une moyenne de 23 000 à 28 000 vatu/tonne, le coprah rapporte entre 22 500 et 67 500 vatu/famille an (c'est-à-dire entre 1125 FF et 3375 FF/famille an).

Photo 2 : Le village d'Elia, côte ouest de Santo (situé à 12 km de Wusi).



À Elia (photo 2), peuplé entre 1920 et la fin des années 70, le milieu est plus favorable aux cultures vivrières, mais, comme à Wusi, les plantations de cocotiers, qui occupent des zones de plus en plus étendues, n'ont plus de "culture de rente" que le nom, compte tenu du bas prix du coprah, de l'isolement géographique de ces villages, et des trop rares passages des bateaux en faisant le commerce.

Conscients de l'isolement de leurs villages et de leurs revenus dérisoires, mais également confrontés à l'érosion des collines littorales et à l'éloignement progressif des zones cultivées, certains habitants de ces villages envisagent une remontée de 15 à 20 km dans l'intérieur des terres, là où vivent des communautés n'ayant pas participé aux migrations du tournant du siècle ou étant déjà retournées dans la montagne mais avec lesquelles les liens n'ont jamais été rompus³. Situées à une journée et

³ Aujourd'hui encore, des femmes et des biens, parmi lesquels des nattes (*Pandanus tectorius*), des cochons, des bovins, diverses plantes alimentaires, utiles ou médicinales, du kava (*Piper methysticum*), mais aussi certains cultivars de taros (de *Colocasia* et de *Xanthosoma* - ce dernier d'introduction récente - essentiellement) et d'ignames (*Dioscorea* sp.) circulent entre les actuels côtiers et les montagnards.

demie de marche de la côte ouest, les routes du nord offrent aujourd'hui de nouvelles possibilités économiques (liées notamment au commerce naissant du kava, *Piper methysticum*) et une ouverture sur un "monde moderne" dont ils se sentent coupés en demeurant sur les côtes.

Les habitants de Wusi et d'Elia vivent ainsi actuellement un dilemme important qui comporte schématiquement deux issues : l'une pourrait les pousser à migrer vers les terres intérieures et les routes du nord ; l'autre les amènerait à perpétuer un modèle plus "traditionnel", bien que fortement acculturé, en demeurant sur des côtes plutôt hostiles mais familières, christianisées, et où de modiques revenus sont toujours assurés. Leur faut-il repartir vers ces terres et rivières d'abondance, comme celles de l'Apuna et de la Raovi, mais contrôler toutefois l'éclatement résidentiel en conservant un habitat et des plantations sur les côtes ? Où doivent-ils s'établir plus près de la grande route du nord et quitter définitivement leurs villages côtiers ?

L'Ouest de Santo : le milieu physique et sa formation

L'île de Santo s'est formée à partir de produits éruptifs sous-marins et de sédiments associés que des plateaux calcaires récifaux et des terrasses alluviales ont recouverts. Elle est géologiquement contrastée et la qualité de ses sols varie de terres fertiles à l'est à des terres au potentiel agricole moindre à l'ouest. La côte ouest de l'île est le résultat d'une poussée volcanique initiale, ce qui explique sa morphologie (vallées encaissées et failles profondes) et son altitude⁴. Les pentes peuvent varier de 20 à 100 % (Quantin, 1976) et sont coupées de ravines profondes où coulent des rivières. Elles sont sujettes à des glissements de terrain, causés tout autant par des pluies abondantes (ou une trop grande sécheresse) et des tremblements de terres, que par l'exploitation humaine des ressources de ces zones littorales⁵. Tant au bord de la mer que dans les vallées d'altitude situées à une dizaine de kilomètres du littoral, l'érosion des collines est très prononcée. La frange côtière est donc abrupte et les rares plaines étroites. Les chemins d'accès aux parcelles cultivées se résument le plus souvent à une suite de raidillons friables. La végétation est caractérisée

⁴ La grande chaîne de montagnes de l'ouest de Santo semble plonger directement dans l'océan, formant une côte sans atterrages ou plaines côtières, sauf à l'emplacement de quelques villages dont ceux étudiés ici. Derrière Wusi et Elia, les premières arêtes montagneuses varient entre 200 et 1000 mètres d'altitude et atteignent rapidement 1000 à 1500 mètres au-delà de cette zone (Guiart, 1958 : 12-13 ; Quantin, 1976).

⁵ Certains feux mal maîtrisés - pour l'agriculture itinérante sur brûlis ou pour la chasse aux cochons organisée en battue - ajoutés à un temps de jachère trop court (moins de 4 années), accentuent l'usure des sols et contribuent à l'uniformisation de la végétation littorale (voir note 7).

⁶ La côte ouest de Santo, dont l'altitude peut atteindre 800 à 1000 m à l'abri du Mont Tabwemasana (1879 m), est située "sous le vent" ; la forêt est semi-décidue et se caractérise par l'*Acacia spirorbis* et la présence assez dispersée de santal. Sur les bas-versants, elle fait place à un taillis de Bambusées. La savane, à *Themeda gigantea* et *Imperata*, est typiquement une formation anthropophile due aux feux (Quantin, 1976 : 5).

par des formations semi-décidues associées à de la savane pyrogénée⁶ (Quantin, 1976) propres à un climat tropical chaud à deux saisons contrastées. Au-dessus de 800 mètres, une forêt microphyllée de montagne offre toutefois un climat plus frais et humide⁷. De nombreux soulèvements ont provoqué la formation de terrasses littorales qui constituent les lieux privilégiés de l'implantation humaine traditionnelle, entre 5 et 25 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que sont situés aujourd'hui Tasmate, Elia, Kerepua, Wusi et Linturi.

Dynamiques migratoires et culturelles autour des rivières

Avant le contact européen, la côte ouest de Santo était seulement peuplée dans le nord jusqu'à Tasmate et, dans le sud, au niveau de Wusi. Ailleurs, le littoral était vide d'hommes, mais présentait quelques points d'amarrages pour la circulation des pirogues et des biens entre les groupes. Le terrain était parfois occupé par des jardins d'ignames appartenant aux populations des collines situées à moins de dix kilomètres des côtes, comme à Elia.

C'est au début des années 50 que des montagnards et des groupes christianisés installés sur les premières hauteurs surplombant les côtes descendirent sur les rivages. Parmi eux, les habitants actuels d'Elia et de Wusi sont venus occuper une aire abandonnée par ses anciens habitants. Pour partie décimés par des épidémies dévastatrices et un recrutement important de main d'œuvre au début du siècle, ou ayant abandonnés leurs nouvelles convictions religieuses pour retourner en forêt, ces derniers forment aujourd'hui des populations montagnardes mal connues et volontairement isolées dont quelques membres se rapprochent désormais des routes du nord.

C'est sous l'influence des premiers Chrétiens de la mission de Nokuku (nord-ouest de Santo, 1869) et lors de l'arrivée des habitants du petit village de Wunaosi en 1918, que la population d'Elia se constitua. À cette époque, cette communauté crut jusqu'à atteindre 200 habitants ce qui engendra l'ouverture ou la réouverture de tarodières irriguées⁸, dont

⁷ "La forêt de montagne est une forêt basse, irrégulière où dominent les arbres à petites feuilles (*Araliacées*, *Myrtacées*). Elle est relativement pauvre en lianes mais riche en *Ficus*, en mousses et lichens, en semi-épiphytes (*Astelia*, *Freycinetia*) et en fougères de grande taille (*Cyathea*, *Marattia*) ou plus petites et épiphytes (*Arachnoides*, *Leptopteris* et *Trichomanes*). Il faut noter la présence très dispersée de conifères (*Agathis* et *Podocarpus*) (...) jusqu'à une altitude de 1000 m." (Quantin, 1976 : 5).

⁸ Le taro (*Colocasia esculenta*) se cultive en culture pluviale ou irriguée (voir entre autres : Barrau, 1968 ; Bonnemaïson, 1996 ; Kirch, 1994 ; Spriggs, 1982, 1997 ; Walter et Tzerikiantz, 1998). La culture irriguée du taro présente plusieurs types allant du jardin inondé où la plante est simplement repiquée dans le lit d'un ruisseau, jusqu'aux casiers inondés retenus par des murets de pierres, de boues ou de bambous et couvrant parfois plus d'un hectare. Voici la typologie admise pour identifier ces différentes sortes de jardins irrigués : 1) la culture en fosse (*pit*), commune en Micronésie et sur les atolls ; 2) le drainage des zones marécageuses (*swampland*), fréquent en Papouasie-Nouvelle-Guinée ; 3) l'inondation simple (*flooding*) ; 4) la culture en billons entourés d'un lacs de drains (*island bed*) observé en Papouasie, Wallis et îles Cook ; 5) la culture en casiers irrigués (*pondfield*) des Salomons à la Polynésie et sur la côte ouest de Santo ; 6) l'irrigation en rigoles (*furrow*) seulement à Aneytium au sud du Vanuatu.

certaines sont encore en activité aujourd'hui. Suite à de nouvelles épidémies, il ne resta plus que quelques habitants, rejoints en 1951 par une partie de ceux vivant jusqu'alors à Leira (près de la rivière Apuna). Ce n'est qu'après l'abandon de Leira et d'Elia II à la fin des années cinquante, puis de Betlima⁹ (où certains étaient venus vivre en 1963), que les derniers survivants gagnèrent Elia en 1975, avec parmi eux Sari, actuel chef d'Elia. La population de ce village compte aujourd'hui 115 personnes et 24 ménages.

À Wusi, en revanche, se trouvait depuis longtemps une population côtière installée entre les villages actuels de Wusi et Linturi¹⁰. En 1903, la mission de Wusimwele déchaîna la colère des "paiens" restés en montagne, qui finirent par les "empoisonner" (une épidémie de coqueluche décima cette population côtière en 1908). Certains rescapés regagnèrent les montagnes (près du Mont Tabwemasana) alors que d'autres partirent vers les bords de la rivière Saoriki (voir carte). En 1938, la population de Wusi, estimée alors à une trentaine de personnes, s'y établit durablement, jusqu'à nos jours. En 1950, la population de Wunapion (village de l'arrière-pays de Wusi) se scinda : les habitants gagnèrent soit Kerepua, soit Wusi, bientôt rejoints par une vingtaine d'habitants de Nokovula (au pied du Tabwemasana). La population de Wusi comprend à ce jour 95 personnes et 22 ménages.

Depuis les contacts relativement anciens et répétés avec des missionnaires, des collecteurs de bois de santal, des commerçants et des "black-birders" (recruteurs de main d'œuvre), jusqu'aux multiples mouvements migratoires qui ont affecté et mis en présence sur les côtes des communautés intérieures distinctes, nombreuses sont les perturbations sociales qui ont bouleversé les actuels habitants de cette région et leur rythme de vie. Arrivés sur le littoral, ces gens des terres, vivant jusque-là en habitats dispersés¹¹, ont en effet dû cohabiter avec des villageois culturellement différents (en terme de dialectes notamment)¹² et faire face à un environnement physique et un climat autres. Là, s'ils ont tout d'abord tenté de reproduire les éléments de leur mode de vie antérieur, l'ensemble de ces facteurs, et de nouvelles pressions démographiques¹³ les ont conduits à modifier leurs pratiques agraires, certaines de leurs habitudes alimentaires et, lentement, leur vision du monde. Chaque petit groupe a progressivement constitué une communauté se distinguant des autres par les relations matérielles et intellectuelles qu'il entretient avec son environnement naturel, sauvage et cultivé, selon un processus que l'on peut observer aujourd'hui à Elia ou à Wusi.

⁹ Betlima (situé près de Tsuruvuta, voir carte) est actuellement une zone privilégiée pour la culture pluviale de l'igname (*Dioscorea sp.*) et de la patate douce (*Ipomea batatas*).

¹⁰ Selon les habitants de Wusi, une population littorale était établie autour de la pointe même de Wusi, mais il est difficile aujourd'hui de préciser l'emplacement exact de ce village.

¹¹ La population de ces groupes ne dépassaient que rarement une vingtaine d'habitants.

¹² Aujourd'hui, plusieurs langues inter-intelligibles sont présentes à Wusi et Elia où l'on compte respectivement quatre et six langues pour 95 et 115 locuteurs.

¹³ Ils se sont en effet regroupés en communautés chrétiennes sur les côtes.

Les gens du littoral

Les gens du littoral ne sont pas des montagnards¹⁴. Ce ne sont pas pour autant des peuples du rivage¹⁵, bien qu'ils vivent sur les côtes depuis plusieurs décennies. Ces habitants des côtes étaient et demeurent surtout des habitants des rivières de l'intérieur des terres (l'Apuna et la Raovi pour les habitants d'Elia et la Pua pour ceux de Wusi et Kerepua), dont ils ont suivi le cours jusqu'à la mer, tout en continuant à en exploiter les abords environnants des montagnes au littoral. Leur connaissance de la faune marine et des techniques de pêche en mer sont plutôt partielles, alors que celles qu'ils ont de la faune et de la flore des rivières sont immenses.

Agriculture et alimentation

Comme la plupart des villages de la côte ouest de Santo, Wusi et Elia sont établis le long de rivages secs et érodés, sur les poches toutefois plus fertiles des vallées fluviales. Malgré la courte distance qui les sépare (environ 12 km), les agriculteurs d'Elia et de Wusi se distinguent les uns des autres par le choix de l'emplacement d'une nouvelle parcelle, par les diverses techniques nécessaires à la mise en culture, au maintien de la fertilité des sols, à la protection d'un jardin, à la récolte et par les savoirs relatifs à l'origine et au nom de leurs nombreux cultivars de taros et d'ignames. L'importance dans l'alimentation quotidienne et la valeur symbolique de l'igname et du taro varient d'un village au suivant, et parfois entre les différents groupes au sein d'un même village, tout autant que la qualité, la quantité et la disposition des plantes "secondaires" associées aux plantes "principales" et la place accordée aux espèces introduites récemment, comme le "Macabo" (*Xanthosoma sagittifolium*) ou le "Waylu" (*Dioscorea rotundata*)¹⁶.

Ces populations pratiquent une agriculture itinérante sur brûlis pour la mise en culture des jardins pluviaux d'ignames et de taros ; ils mettent aussi en place pour celle des taros - souvent sous couvert arboré ou sous cocoteraie - de vastes ensembles irrigués où sont cultivés du kava (*Piper methysticum*) ainsi que de nombreuses autres plantes alimentaires comme le bananier, le manioc, le "macabo" ou l'arbre à pain, etc. On trouve également des "agroforêts" aux limites extérieures des villages, sur les sites des villages abandonnés, le long des chemins ou sur les pourtours des jardins, où poussent et sont replantés régulièrement des arbres à pain, des manguiers (ces grands arbres fruitiers tolèrent la sécheresse et marquent

¹⁴ Comme le sont ou l'ont été ceux de la région de Forsenal ou de Saktui (carte) situés dans le centre de l'île, au sud du mont Tabwemasana.

¹⁵ Comme on peut en trouver à l'est de l'île ou sur les côtes des îles de Malekula, Tanna ou Pentecôte.

¹⁶ Ces variations sont à comprendre en terme de choix culturels, d'affirmation d'identité pour ces peuples de migrants vivant sur les côtes, mais aussi en terme d'adaptation à des contraintes environnementales conséquentes.

donc des zones semi-arides), des *Citrus* (pamplemoussiers, orangers et citronniers), des arbres à noix (*Terminalia catappa*, *Canarium indicum*, *Barringtonia sp.*, etc.) et plusieurs autres fruitiers¹⁷.

Photo 3 : Tarodière irriguée à Elia



Photo 4 : Jardins d'ignames à Wusi



À

Elia, de grandes rivières, gonflées par les pluies des montagnes (la Woke et la Wunaaro) pourvoient ces terres en eau et permettent, outre la mise en place de jardins pluviaux¹⁸, celle de vastes complexes irrigués où sont cultivés des taros (*Colocasia sp.*) (photo 3). Le rendement des taros, plantés dans des bassins entourés de murets de terre, y demeure relativement constant (autour de 30t/ha, entre 20 et 44 t/ha) ; on peut récolter et mettre en culture ces tubercules tout au long de l'année, à l'inverse de l'igname¹⁹ dont la culture est saisonnière (photo 4). Les produits des rivières demeurent la principale source de protéines des habitants d'Elia : ils y pêchent quotidiennement à la sagaie petits poissons et écrevisses.

Toute autre est la situation de Wusi où les rivières Pului et Tsaroy sont étroites et vite asséchées et les jardins de taros, installés en terrasses sur de fortes pentes érodées n'offrent que peu de possibilités aux agriculteurs : on ne peut utiliser un bassin qu'une année avant de le mettre en jachère pour 4 ou 5 ans. Cette culture est ainsi devenue saisonnière et la part du taro moindre dans l'alimentation quotidienne (faisant place à des aliments comme le manioc mais surtout le riz que l'on doit acheter avec les revenus du coprah). Ceci oblige les cultivateurs de Wusi à se procurer du taro auprès de ceux d'Elia et de Tasmate où il reste culturellement et symboliquement important. De plus, associant la culture d'autres plantes alimentaires à celle du taro irrigué, les agriculteurs de Wusi voient également leur production de bananes (*Musa sp.*), taros Fiji (*Xanthosoma sagittifolium*), choux des îles (*Abelmoshus manihot*), etc. baisser considérablement ; leur régime alimentaire quotidien se résume souvent aujourd'hui à la consommation de manioc ou de riz, rarement accompagnés de poissons, de viande ou de légumes.

Les relations avec l'intérieur

À Wusi, l'agriculture sur brûlis pour la culture pluviale de l'igname et du taro se voit confinée à des superficies restreintes. Enfin, le temps de jachère ne dépassant pas 3 ou 4 années, les terres, épuisées par ce court temps de rotation, ne permettent plus un bon rendement.

À Elia, en revanche, on continue de cultiver progressivement entre vallées et collines.

Il est à noter que plusieurs de ces populations côtières ont maintenu jusqu'à aujourd'hui une utilisation et une appropriation par le travail

¹⁷ Parmi ces fruitiers : *Carica papaya*, *Muntigia calabura*, *Pometia pinnata*, *Psidium guajava*, *Spondias cythera*, *Syzygium malaccense*, etc. (voir Walter, Tzerikiantz, 1997 : 87-91).

¹⁸ Dans ces jardins pluviaux poussent des *Colocasia esculenta*, *Xanthosoma sagittifolium*, *Dioscorea alata*, *Dioscorea esculenta*, *Dioscorea rotundata*, *Dioscorea nummularia* et *Dioscorea bulbifera*, *Manihot esculenta*, *Abelmoshus manihot*, *Saccharum officinarum*, *Saccharum edule*, *Musa sp.*... etc.

¹⁹ Pour la culture de l'igname sur la côte ouest de Santo, on effectue les brûlis entre les mois de septembre et d'octobre, on plante ensuite jusqu'en décembre et on commence la récolte des tubercules précoces (principalement les *Dioscorea rotundata* et certaines *D. alata*) dès le mois d'avril jusqu'en novembre ou décembre pour les plus tardifs. Une fois récoltées, les ignames sont soit directement consommées, soit stockées dans des greniers de bambous surélevés.

d'immenses espaces forestiers sur leurs territoires d'origines, situés à une douzaine de kilomètres du littoral, principalement à Elia.

De mémoire d'homme, les habitants de ce village ont toujours tenté de contrôler l'ensemble des niveaux écologiques des vallées de l'intérieur jusqu'au littoral, afin d'avoir accès à des ressources variées. Lorsqu'ils habitaient encore dans l'intérieur des terres, ils cultivaient les vallées fertiles de l'Apuna et de la Raovi (photo 5), entre 200 et 600 mètres d'altitude, ou déjà les collines de l'arrière-pays immédiat d'Elia entre 200 et 400 mètres. Ils disposaient ainsi d'une aire d'influence, située de part et d'autre des grandes rivières, allant des montagnes jusqu'à ces rivages ponctuellement habités. Sur la côte même, ils se fournissaient en coquillages servant à perforer la cloison nasale des jeunes filles et en sel de récifs, lorsqu'ils étaient lassés du sel végétal des forêts. Ils laissaient là également les pirogues utilisées dans le cadre d'échanges de cochons avec les gens du sud de l'île (à Petmol non loin de Tasiriki)²⁰.

Photo 5 : Rivière Raovi



Depuis leur arrivée sur les côtes, la mise en culture des mêmes "terres lointaines", situées entre 2 et 6 heures de marche, est restée quasi systématique, la population d'Elia s'éloignant cette fois du littoral. Elle permet aux cultivateurs, d'une part, de travailler sur les terres fertiles de leurs villages abandonnés depuis moins de 50 ans, d'autre part, de marquer leur

²⁰ Les habitants de l'actuel village d'Elia avaient coutume d'échanger avec des habitants de sud de Santo leurs "narawe" (cochons de grande valeur, bisexués et stériles, dont on sélectionne les géniteurs) contre des cochons sans anomalie génitale (un "narawe" équivalent à 12 cochons sexués). À propos des "narawe", voir J. K. MacIntyre, 1997 : 137-151.

“aire d’influence” en entretenant les zones limitrophes de leur territoire aux limites floues. Allant plus loin vers le nord-est (à une quinzaine de kilomètres des côtes), ils empiètent aussi sur des terres aujourd’hui occupées par certains de leurs parents, près des routes où ils y plantent des taros en culture pluviale et, surtout, de grands jardins de kava dont ils espèrent faire commerce à Luganville.

En observant l’emplacement des jardins pluviaux (taros et ignames) ouverts en 1995, 1996 et 1997 à proximité immédiate du rivage, on constate que les habitants d’Elia déplacent leurs parcelles du littoral vers les collines et vallées intérieures. Les espaces consacrés aux cultures vivrières sont souvent situés en altitude, entre 100 et 400 mètres, au-delà d’une frange littorale très étroite séparée du village par des plantations de cocotiers et des élevages de bovins. Après les mois de sécheresse (juillet-août), durant lesquels on effectue généralement les brûlis pour les cultures vivrières, le paysage se débarrasse de ses terres noires et arides avec les premières pluies. Au moment de l’ouverture des jardins pluviaux (entre les mois de septembre et novembre), on peut voir se succéder en forêt des espaces désherbés ou déjà brûlés pour les nouveaux jardins, des zones occupées par une végétation de repousse constituée principalement de bambous et de lianes, des jardins à peine récoltés où restent et sont replantés des plantes qui constitueront une réserve alimentaire²¹, et enfin des zones non cultivées où poussent des fruitiers, des arbres et plantes utilisés pour leurs vertus médicinales, mais aussi des bois d’œuvre ou de chauffe. Au milieu de ces paysages contrastés et éphémères, les tarodières irriguées offrent une image pérenne et verdoyante. Les anciens villages, jardins et chemins des montagnes sont en partie exploités aujourd’hui ou encore considérés comme des “réserves”. Ce sont des espaces semi-aménagés que l’on entretient au gré des déplacements ; on y trouve diverses plantes alimentaires²², des plantes décoratives ou magiques (*Cycas sp.*, *Cordyline sp.*), des feuilles pour la cuisson au four de pierre (*Heliconia sp.*), des bois de chauffe et d’œuvre (*Acacia spirorbis*, *Gyrocarpus americanus*, *Pterocarpus indicus*, *Kleinhovia hospita*, *Dracontomelon vitiense*, etc.), du bois de Santal (*Santalum austro-caledonicum*)²³, des plantes utilisées pour le tressage des nattes et des paniers (*Pandanus tectorius*) ou la confection des toits de feuilles (*Metroxylon warbrugii*), etc.

²¹ Réserve où poussent : *Manihot esculenta*, *Xanthosoma sagittifolium*, *Musa sp.*, *Ipomoea batatas*, etc

²² On y trouve des *Xanthosoma sagittifolium*, *Ipomoea batatas*, *Dioscorea esculenta*, *Dioscorea nummularia*, *Dioscorea bulbifera*, *Saccharum officinarum*, *Saccharum edule*, *Artocarpus altilis*, *Diplazium proliferum*, *Musa sp.*, *Barringtonia sp.*, *Citrus macroptera*, *Carica papaya*, *Mangifera indica*, *Amorphophalus campanulatus*, *Canarium indicum*, *Terminalia catappa*, etc

²³ Le bois de santal est vendu aux santaliers actuels venant des Formose ou de Nouvelle-Zélande. Ces derniers respectent parfois le prix fixé par “The Forestry department” (Port-Vila, Vanuatu) qui est de 300 à 400 vatu le kilo (environ 15 à 20 FF/kg).

²⁴ La mise en place de ces infrastructures commence invariablement par la construction d’une église, parfois d’une école (pour les 6-12 ans), d’une garderie pour les plus petits, souvent d’un aidpost, d’une épicerie difficilement achalandée et toujours d’une maison de passage pour les voyageurs, les gens d’église ou parents en visite lors d’un mariage ou d’un deuil par exemple. Pour partie absents alors que ces populations vivaient en habitats dispersés dans les terres, ces éléments consolident les limites et légitiment l’utilité du village par les services qu’ils proposent.

Si on constate aujourd'hui sur cette frange littorale une certaine "sédentarisation" accentuée par la présence des "infrastructures de la vie moderne"²⁴, celle-ci n'est souvent que toute relative. Diverses observations - l'avancement des parcelles, une redistribution de l'habitat à proximité des jardins irrigués, ainsi qu'un éclatement démographique partiel le long des côtes - nous amènent à penser qu'une ré-appropriation des terres abandonnées semble effectivement en cours. Des familles entières s'installent aujourd'hui hors du village d'Elia, plus au nord sur les côtes, y ouvrent des plantations de cocotiers, puis repartent habiter dans les montagnes à proximité des routes. La localisation des Adventistes du Septième Jour à Big Bay dans le nord, par exemple, pousse également certaines familles ou individus d'Elia, de Wusi ou de Tasmate (de confession presbytérienne en grande majorité) à migrer vers ces régions.

Mobilité ou migration ?

Après plusieurs décennies passées sur les terrasses littorales, certains habitants de Wusi et d'Elia semblent se questionner sur leur avenir dans ces villages isolés dont l'environnement se dégrade et dont les possibilités d'exploitation déclinent. Paradoxalement, ce sont les habitants d'Elia, vivant pourtant dans un milieu plus favorable qu'à Wusi, qui expriment le plus fort désir de quitter leur village. En 1998, plusieurs familles préparaient activement une remontée vers le nord de l'île, leurs terres et leurs rivières. À eux seuls, le coprah et un commerce inter-villages de kava²⁵ et de tabac ne semblent pas pouvoir empêcher ces migrations. Pour les habitants d'Elia, aller dans le sud ou à Luganville reste une expédition souvent hasardeuse et trop coûteuse, alors qu'à Wusi, l'accès au sud de l'île et à la ville est relativement plus aisé, les moyens financiers un peu plus importants et les bateaux en meilleur état. À Wusi, toujours, les bénéfices du coprah, l'engagement des habitants dans un commerce d'objets d'artisanat²⁶ et à des investissements croissants à Luganville²⁷ sont autant de facteurs qui retiennent la population sur les côtes. De plus, si pour les plus jeunes habitants de Wusi l'attrait de la ville demeure souvent plus fort que celui de la route du nord, les plus âgés ne voient dans une ré-appropriation de l'espace intérieur que le risque d'un plus grand isolement où ils perdraient le peu qu'ils ont acquis sur cet espace côtier rassurant. Enfin, certains se refusent à tout retour vers les terres désertées de leur arrière-

²⁵ Le kava, autrefois consommé lors d'occasions particulières, est aujourd'hui bu presque quotidiennement et occasionnellement vendu en ville au prix de 700 à 900 vatu/kg (entre 35 et 45 francs le kilo) au lieu d'environ 20 vatu/kg (1 franc/kilo) pour le coprah.

²⁶ Des poteries et nattes fabriquées à Wusi, ainsi que des plats en bois, des arcs et des flèches, confectionnés à Elia ou Kerepua et acheminés à Wusi, sont vendus sur place (aux rares touristes de passage) ou transportés et vendus en ville.

²⁷ Notamment l'achat de terre et la construction de maisons en ville pour deux familles à Wusi.

²⁸ Les habitants d'Elia et de Wusi sont christianisés depuis longtemps et leur implication dans la vie religieuse (presbytérienne) est importante. Les habitants de Wusi sont cependant de bien plus fervents croyants que ceux d'Elia, qui accordent encore aujourd'hui une place considérable à la "Coutume" et aux savoirs relatifs aux esprits. Ces savoirs tendent à disparaître à Wusi et suscitent surtout de l'appréhension.

pays immédiat par peur des “esprits-assassins” cachés dans les forêts. À l'inverse, les habitants d'Elia appréhendent peu ce que les gens de Wusi appellent “les ténèbres de la brousse” (“darkness blong bush”)²⁸.

Conclusion

Aujourd'hui, si un retour total et généralisé de ces populations vers leurs sites initiaux paraît improbable, une ré-appropriation des terres abandonnées et une re-dispersion de la population près des jardins dont les parcelles sont de plus en plus éloignées du village, semblent effectivement en cours.

Les habitants des villages paraissent comme tiraillés entre la nécessité de travailler sur des terres plus fertiles, vastes, giboyeuses, aux rivières “remplies” de poissons et de crustacés, et l'envie de demeurer sur ces côtes où se trouvent leurs plantations, et d'où l'accès à la ville est possible, bien que difficile. Les plus vieux, conscients des appréhensions de leurs enfants quant à un départ pour l'intérieur de l'île, tentent de leur redonner confiance en faisant miroiter aussi bien les grands jardins de kava dont ils pourront vendre les racines à Luganville que ce “serpent blanc qui dort” (“wan waet snak we em i stap slip”) : la route de Big Bay qui conduit à la ville, et son prolongement hypothétique jusqu'à l'Apuna.

La vie dans les montagnes ne présente donc pas que des attraits : pour certains, elle reste paradoxalement synonyme d'un isolement plus grand encore, dans un univers peuplé de ceux qu'ils nomment les “man bush”, “sales” et non-scolarisés, mais surtout de ces jeteurs de sorts dont ils se sentent protégés en restant sur cette frange littorale. Cependant la côte ouest de Santo est à un tel point coupée de la vie des zones desservies par les pistes que l'attrait économique que représentent ces routes - et en tout premier lieu celle du nord - pourrait considérablement concentrer et amplifier les mouvements migratoires à venir. Mais, pour l'heure, c'est la gestion, l'appropriation et la socialisation du milieu forestier intermédiaire qui préoccupent les communautés du littoral de l'ouest de Santo.

Différents facteurs - écologiques, démographiques, économiques et culturels - tendent, semble-t-il, à s'imbriquer et pourraient motiver ces populations jusqu'à leur faire quitter un environnement littoral qu'ils sont venus investir quelques décennies plus tôt. Il est remarquable que ce sont des motivations sensiblement similaires qui les ont poussées autrefois à gagner ces côtes, c'est-à-dire des raisons à la fois économiques, commerciales et religieuses. Aujourd'hui certains habitants de ces villages “composites” (en terme de langues et de cultures) ne semblent plus se satisfaire de leur “sédentarisation” en grosses communautés chrétiennes.

Il en résulte une tendance à l'éclatement démographique le long des côtes et des départs pour l'intérieur des terres. Au-delà des phénomènes qui génèrent et sous-tendent ces changements et migrations, ce sont bien des choix et stratégies individuelles ou familiales qui sont le moteur des mouvements de population passé et à venir.

Remerciements

Ces recherches, conduites dans le cadre du programme de la Communauté Européenne "Avenir des Peuples des Forêts Tropicales" et d'un programme de l'IRD en République du Vanuatu "Se Nourrir à Santo" (dirigé par Annie Walter et Jean-Christophe Galipaud) qui lui était associé, ont été menées de juillet 1996 à juillet 1998 auprès des villageois de Tasmate, d'Elia, de Kerepua, de Wusi et de Linturi que je remercie ici pour leur accueil et leur aide. Je remercie également Etienne Beck pour la réalisation des cartes et illustrations de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN B., BOURKE M., HIDE R., 1995a, Agricultural Systems in Papua New Guinea Project : Approaches and Methods. *People, Land Management and Environmental Change (PLEC) News and Views*, 5 : 15-25, Department of Anthropology, Australian National University, Canberra.
- BARRAU J., 1968, L'humide et le sec : An Essay on Ethnobiological Adaptation to Contrastive Environments in the Indo-Pacific Area. in Vayda, A.P., Ed., *Peoples and Cultures of the Pacific*, New-York : The Natural History Press.
- BONNEMAISON J., 1996, *Gens de la pirogue et gens de la terre, Les fondements géographiques d'une identité*, L'archipel du Vanuatu, Essai de Géographie Culturelle, Livre I, Paris : ORSTOM Eds.
- BROOKFIELD H., 1972, Intensification and Disintensification in Pacific Agriculture : a Theoretical Approach, *Pacific Viewpoint* 13 : 30-48.
- COURSEY D.G., 1967, *Yams : An Account of the Nature, Origins, Cultivation and Utilisation of the Useful Members of the Dioscoreaceae*, London : Longmans.
- GALIPAUD J.C., WALTER A., 1997, De la forêt vers le rivage, in Galipaud, Walter, *Forêts Insulaires*, Rapport Intermédiaire du Programme "Se Nourrir à Santo", Port Vila : ORSTOM/APFT, 11-42.
- GUIART J., 1958, Espiritu Santo (Nouvelles-Hébrides), *L'Homme*, Cahiers d'Ethnologie, de Géographie et de Linguistique, Paris : Plon.
- HARRISSON T., 1937, *Savage Civilisation*, London and Southampton : The Camelot Press Ltd.
- KIRCH P., 1994, *The Wet and the Dry : Irrigation and Agricultural Intensification in Polynesia*. New-York and London : The University of Chicago Press.
- McINTYRE J.K., 1997, Investigations into the Relative Abundance and Anatomy of Intersexual Pigs (*sus* sp.) in the Republic of Vanuatu, *Science in New Guinea*, vol. 22 (3) : 137-151.
- MILLER, 1985/1990, *Live : A History of Church Planting in Vanuatu*, Presbyterian Church of Vanuatu, Port-Vila.
- QUANTIN P., 1976, *L'Atlas des sols du Vanuatu ; Archipel des Nouvelles-Hébrides : sols et quelques données du milieu naturel*, ORSTOM, Paris

- SPEISER F., 1990 (1923), *Ethnology of Vanuatu : An Early Twentieth Century Study*. Bathurst : Crawford House Press.
- SPRIGGS M., 1982a, Irrigation in Melanesia : Formative Adaptation and Intensification. In : May R.J. et al. (eds), *Melanesia Beyond Diversity*, vol. 1, pp 309-324, Canberra, ANU.
- SPRIGGS M., 1997, *The Island Melanesians. The Peoples of South-East Asia and The Pacific.*, Cambridge, Massachusetts : Blackwell Publishers.
- TRYON D.T., DE DECKKER P., 1998, *Identités en mutation dans le Pacifique à l'aube du troisième millénaire*, Actes du Colloque à L'ambassade d'Australie à Paris, 29-30 mai 1997, 43-86.
- WALTER A., TZERIKIANTZ F., 1997, Les ressources du milieu, in Galipaud, Walter, *Forêts Insulaires*, Rapport Intermédiaire du Programme "Se Nourrir à Santo", Port Vila : ORSTOM-APFT, 87-91.
- WALTER A., TZERIKIANTZ F., 1998, "La culture du taro dans l'ouest de Santo", in "Le voyage inachevé... Hommage à Joël Bonnemaison", 455-461, ORSTOM-PRODIG, Paris, 455-461.
- WILSON J.E., 1988, *A Practical Guide to Identifying Yams : The Main Species of Dioscorea in the Pacific Islands*. Apia : Institute for Research, Extension and Training in Agriculture.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

Cet ouvrage trouve son origine dans les X^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine (Marseille, novembre 1998) organisées par la SEH, le programme Avenir des Peuples des Forêts Tropicales et l'UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée. Elles ont bénéficié de l'appui du programme "Environnement, vie, sociétés" du CNRS et du Département "Environnement, technologies et société" de l'Université de Provence.

Les éditeurs scientifiques tiennent à remercier : Patrick Baudot (Université de Provence, Marseille), Edmond Dounias (IRD, Montpellier), Alain Froment (IRD, Orléans), Annette Hladik (CNRS, Paris), Annie Hubert (CNRS, Bordeaux), Pierre Lemonnier (CNRS, Marseille), Glenn Smith (LASEMA, Paris) et Theodore Trefon (APFT, Bruxelles) pour leur aide précieuse dans la relecture de certains manuscrits.

Cet ouvrage a été publié avec le concours financier de l'Union Européenne (programme APFT, DG Développement) et du Conseil Général des Bouches-du-Rhône.

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

c/o UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée

Faculté de Médecine, 27, boulevard Jean-Moulin

13385 Marseille cedex 5

Dépôt légal : 2^e trimestre 2000

ISBN 2-9511840-5-0

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

L'HOMME ET LA FORÊT TROPICALE

Éditeurs scientifiques

Serge Bahuchet, Daniel Bley,
Hélène Pagezy, Nicole Vernazza-Licht

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



1999